

SUR LES DOUILLETS GLACIERS DE LA VANOISE

par Aymeric Guittet

On a beau pérorer sur le côté nature et sportif du ski de rando, à la fin d'un raid en Vanoise on se souvient surtout des parties de billard, des crêpes au Nutella, du sang de Lionel sur la neige ou des parades nuptiales d'Hadrien.

Jour 1 : Samedi 14 avril. Des frontales dans la nuit

À Aussois, petite station de ski du massif de la Vanoise, la saison d'hiver s'achève. Certains télésièges sont fermés, et les pistes désertes. Trois autos de gumistes sont arrivées, et leurs occupants quittent leurs vêtements civils pour se transformer en d'authentiques montagnards. Mais une voiture et ses passagers manquent à l'appel. Frédérique, Marc et Fiona sont bloqués à Mâcon. Le télésiège ferme dans une demi-heure. Nous en avons besoin pour rejoindre le refuge de la Dent Parrachée et commencer notre périple. Hadrien propose d'attendre les retardataires et de remonter 1000 m à skis, de nuit. Gagné par son enthousiasme, Lionel reste aussi. Les 7 autres, emmenés par François, calent leurs fesses sur les télésièges.



Après une courte descente sur piste, nous mettons les peaux pour une remontée de 200 mètres vers le refuge, déjà en vue. Cécile sort un sac Tati. Il ne contient pas son pique-nique, mais ses peaux de phoque : *“Oui, je viens d'acheter mon matériel chez Expé, c'est de l'ancien matériel de loc', ils n'avaient plus de filet pour coller les peaux”*. Au refuge, notre dortoir contient 16 places entassées dans 20 m². Max veut choisir ses voisins, et me demande si je ronfle ; *“oh non, lui réponds-je, personne ne m'a jamais entendu ronfler”*. Après le dîner, nos yeux tentent de percer l'obscurité, à la recherche des frontales de nos amis naufragés. Nous explorons aussi les toilettes à la turque, situées dans un cabanon à environ une demi-heure de marche des dortoirs. Sur le coup de 21h30, Fiona, Frédérique, Marc, Lionel et Hadrien arrivent enfin. Notre groupe de 12 est réuni, on peut dormir.

Jour 2 : L'Antécime du Labby et la quête de l'Arpont

Réveil. Max n'a même pas encore changé de caleçon qu'il murmure : *“Je t'ai entendu ronfler cette nuit”*. Un peu déconcerté, je m'habille et replie mon sac à viande. Avant d'aller petit-déjeuner, chacun sort se soulager. Un mec attend devant les

toilettes. Quand il nous voit tous pisser dans la neige, il se décide.

Avec les gestes précautionneux d'un premier matin de raid, nous enfilons nos baudriers et collons nos peaux. L'équipe est divisée en deux groupes, selon le rythme. 1h30 après le lever, ça y est, le soleil donne ses premiers rayons, deux perdrix blanches nous survolent, nous sommes prêts à partir. Mais devant le refuge à présent vide, un homme peste, grommelle, brandit son poing face au ciel. Hadrien s'est fait chiper son chapeau. *“La dernière fois c'était mon piolet, maintenant c'est ma casquette, les gens ne respectent rien dans ces refuges”*, éructe-t-il en vidant son sac pour la troisième fois.

Le deuil de la casquette fait, nous partons vers la pointe de Labby, en passant par le lac du Génepy pris par les glaces. Les premières conversions sont faites sur la poudreuse du Glacier du même nom. À 11h30, nous arrivons au col, à 3 324 m. Une centaine de mètres, et la patrouille atteint le pied d'un couloir d'inclinaison 50° qui mène à l'antécime de Labby et à sa Pointe. Le vent nous gèle les doigts quand nous chaussons les crampons. Par groupe de trois et encordés, nous commençons à remonter le couloir. Le premier assure avec un piolet, les suivants s'équilibrent avec leurs bâtons. Le sang re-

vient dans les mains. Les cordées débouchent sur une arête rocheuse qui mène à la Pointe de Labby. À notre gauche, le Glacier de la Rosoire est presque à portée de main. Après avoir parcouru une dizaine de mètres sur l'arête, demi-tour : la Pointe est trop enneigée pour pouvoir être gravie sans piolet.

En redescendant, le groupe retrouve Anne, qui s'est engourdie en nous attendant. Le ciel s'est voilé, on ne distingue plus les reliefs. Les deux équipes commencent à descendre le Mahure par son bras droit, à l'ombre de la face nord-ouest de la Dent Parrachée. La poudre du début fait vite place à une neige croûtée, dans lesquels les skis manœuvrent difficilement. Chacun se console en écoutant les paroles de Lionel : *“y a peut-être moyen qu'on ne repeute pas, l'Arpont est droit devant nous, en traversée”*.

Tu parles. Une demi-heure plus tard, un soleil d'enfer tape sur de frêles silhouettes qui remontent une colline de neige. La caravane est distendue. Devant moi, une bosse de neige, et *“derrière, l'Arpont”*, me dis-je. Mais derrière, il y a encore une dune, et puis encore une autre. Arpont, existes-tu ?

La cabane était fichée dans un creux de la pente, et nous avons mis près de 8 h au total pour l'atteindre. Encerclé de neige, l'Arpont est un refuge désert. Dans une pièce où sèchent les peaux, deux marmites sont sur le feu. Elles sont remplies d'eau de fonte, pour la toilette et la cuisine. Se frot-

ter avec de la neige fondue a quelque chose de sauvage. Grrr. Brrrrrrr.

Jour 3. Dôme de Chasseforêt sous le cagnard

Des bruits de fermeture éclair, des pets, des torches rouges qui s'allument. Les gumistes se réveillent. On s'habille, on mange, on sort. Le soleil met déjà le feu aux plus hautes cimes. Départ plein ouest vers le Dôme de Chasseforêt. Nous marchons à l'ombre, sans savoir à quel point ces minutes sont précieuses. À 7h30, nous sommes en T-shirt. À 8h30, Hadrien met son caleçon sur la tête. Bientôt, nous ne sommes plus que des ombres dans un univers blanc et caniculaire.

Un pas après l'autre, l'esprit se vide. Les gestes sont simples, les pensées basiques, faire sa conversion, essayer la crème qui coule sur le visage, boire, réajuster ses lunettes. Autour de moi, tout est blanc et bleu, et François 30 mètres devant, en éclaireur. Il débouche sur une étendue complètement plate, le glacier de Chasseforêt. Au bout, une colline surnage, c'est le Dôme.

L'ascension des 70 mètres du Dôme de Chasseforêt se fait dans une neige soufflée par le vent. Au sommet, nous pique-niquons entourés par la Dent Parrachée et une mer de nuages qui semble se tenir tranquille. Nous guettons les camarades de la deuxième équipe qui traversent le désert blanc à une heure encore plus brûlante que la nôtre. Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?



Nous enfilons nos skis et descendons Chasseforêt pour les attendre au col, à 3497 m. Hadrien se paye un aller-retour pour les guider, tel un phare. Un par un, burinés par l'astre, Fiona, Cécile et Loïc arrivent. Marc leur propose des graines, et ils descendent goulûment les 500 mètres baignés de poudreuse du glacier.

Plaisir de courte durée : il faut repeauter et passer le Mont Pelve, plâtré de neige. Après 150 m, la pente s'adoucit, et nous franchissons le col du Dard. Devant nous, un immense cirque, grand comme 70 terrains de foot, fermé à droite par

qui s'attendait à trouver des douches), mais les stigmates de la journée sont visibles. Cécile, par exemple, a oublié de mettre de la crème à certains endroits. Mais qui voilà ? Un gumiste non prévu apparaît. Jean-Paul Crisan est venu faire la Grande Casse avec "*deux p'tits jeunes*", qui le regardent d'un air émerveillé.

La Grande Casse. Depuis que nous sommes arrivés, elle est restée mystérieuse, cachée par les nuages. Mais en plein dîner, plusieurs se précipitent à la fenêtre. Les brumes se sont déchirées et la Big Casse apparaît dans les couleurs du couchant,



Roche Ferran et devant par la Pointe de la Réchasse. On aperçoit la Grande Casse, au pied de laquelle nous roupillerons ce soir, enroulés dans les couettes râpeuses du refuge du col de la Vanoise. La troupe descend talon collé au ski, François me dépasse en précisant bien qu'il a "*farté ses skis avant de partir*". Son rire est de courte durée car la mer de nuages nous rattrape. C'est donc à l'aveuglette qu'il va falloir trouver cette satanée cabane.

Deux heures plus tard, tout le monde est attablé avec une bière ou une crêpe au nutella dans la pièce commune du refuge. Les teints sont frais, car chacun s'est lavé avec l'eau du robinet (sauf Max

si proche, si massive. Une grande dame qui réserve son apparition pour les soirées de gala.

Jour 4. Col de la Glière avec Pierrot

Ça fait toujours plaisir de faire une grasse mat'. Il est 6 heures, personne n'avait songé à mettre de réveil. Ou plutôt, chacun comptait sur les autres ! Toujours est-il qu'après avoir trop dormi, l'esprit est embué. Ce matin, j'évite le chocolat chaud car j'ai entendu de drôles de choses sur la digestion du lait en altitude. Pas de quoi s'en faire, Lionel et François ont prévu de nous ménager aujourd'hui.

Se ménager. Je continue à me le répéter alors que j'effectue, le visage crispé, une conversion sur une

pente de 40° en glace vive, essayant de ne pas regarder sous moi les 200 mètres qui dégringolent. Mais Dieu, dans sa bonté, a inventé les couteaux. Alors, chacun arrive bon an mal an sur le bout du glacier sud de la Glière. Là, c'est plus pépère. Le chef nous demande même de faire la trace chacun notre tour, pour nous entraîner à conduire un groupe. Aymeric, Frédérique et Mélanie prennent successivement la tête, et malgré le *"si je peux me permettre un petit retour sur ta trace"* demandé par Hadrien, nous voilà arrivés au pied du col de la Glière.

Au pied, oui, car le col de la Glière ne s'est pas contenté d'être un simple col qu'on gravit à vélo. Pour passer de l'autre côté, il faut remonter une pente de neige haute de 20 m et inclinée à 60°. Au moins, on n'aura pas porté les crampons pour rien. Lionel, hilare, nous photographie pendant que nous nous préparons. Il nous conseille de garder nos sacs car *"ça amortit le choc en cas de chute"*. Je pars avec Hadrien devant moi et Fred derrière. Comme à Labby, Hadrien nous assure avec son piolet et nous suivons par à-coups, en nous équilibrant avec le bâton ou la main.

Long d'une dizaine de mètres, le col est large d'un gros mètre, avant de plonger dans un couloir de neige qui doit conduire au glacier nord. À quatre pattes, on essaye de trouver une position un peu confortable, mais soudain Hadrien glapit de douleur. Frédérique vient de lui percer le pantalon avec son crampon. Confuse, elle s'écrie *"oh, désolée, je t'ai ouvert le pantalon..."*, mais Mélanie la rassure : *"tu sais les mecs, il faut pas leur demander leur avis..."*.

Pendant que nous badinons, un groupe étranger est arrivé en bas du col et attend patiemment que les débutants redescendent. C'est chose faite, avec plus ou moins de grâce. À côtés de nos affaires, deux mecs en splitboard. Je demande à l'un un tuyau sur le trajet du lendemain, mais il répond, n'attendant visiblement que ça *"Vous n'avez qu'à interroger mon copain, il saura forcément. C'est Pierre Tardivel"*. Trop tard. Pierre hume l'air, tâte la neige, et remonte le

col plus vite qu'il ne faut de temps pour le dire. Des choses bizarres viennent à l'esprit, comme escalader à toute allure et descendre le couloir en schuss pour montrer à Pierre de quel bois on se chauffe. Mais finalement, on mange ses abricots secs en regardant le soleil terminer d'envahir le glacier.

Après un déjeuner rapide passé à regarder la Grande Casse avaler des petits points noirs, on chausse pour la descente. La neige est chaude. Mais plutôt que de nous laisser en profiter, Lionel et François nous forcent à nous encorder. À skier encordés. À être encordés et skier. Au bout de la quatrième chute, chacun comprend qu'il faut laisser du mou à celui de devant pour lui laisser faire son virage. On finit par se décorder et terminer la descente dans une moquette amicale, et à repeauter sous un cagnard pas possible.

Ah, ouf, le refuge du col de la Vanoise. Ici commencent des manœuvres de mouflage dont je ne peux pas parler, parce que je me suis subtilement esquivé à ce moment-là. Mais l'heure du dîner sonne. On laisserait bien Hadrien dans la crevasse, mais Lionel nous demande de le remonter.

Jour 5. Refuge de Pécelet-Polset et roucou-lages

"Ah, en fait, la station a fermé !" s'écrie chacun en découvrant des pistes gelées et cabossées de Pralognan. « *Shreuuuk shreuuuuk* » crient les carres, les



genoux tremblent, les fixations sont à bout, les bâtons sont peureux. Arrivés dans le village déserté de Pralognan, nous continuons, croissant dans la bouche, sur la départementale 124.

Ce n'est pas du ski sur goudron qui nous attend, mais de

la traversée de coulées. La montagne a tant dégueulé sur la D124 que je me demande si la route rouvrira un jour. La remontée de vallée est paisible, les gumistes peuvent avancer de front et papoter. Vers 11 heures, le soleil frappe délicatement. Chacun rêvasse. Mélanie parle de son soutien aux étudiants grévistes de Nanterre, Marc photographie ces silhouettes qui marchent sur cette route pau-

mée, et je me remémore ma crêpe au sucre de la veille. À 22h, en effet, un groupe de rebelles n'était pas allé se coucher, et une crêpe trônait sur la table depuis de longues minutes. Son commanditaire, Hadrien, avait disparu. "Il manque une heure à son emploi du temps", me souffla Lionel, le visage grave, avant d'entrer dans le dortoir.

Petit à petit, la vallée se ferme. Les derniers arbres ressemblent à des bouleaux japonais. Max fait des plans : "j'organiserais bien un trip poudreuse au Japon, mais j'ai peur de me faire basher par le Gums". Sur la route devenue chemin, des cabanes enfouies sous la neige, et sous le ski, parfois, une mouche, une petite araignée. Devant, des blocs de neige de la taille d'une maison barrent parfois le passage. Un gros bruit survient. Un hélico nous double et se pose derrière une petite barre rocheuse. Le refuge doit être quelque part par là.

Cigarette à la bouche, petite moustache et chemise à carreaux, le gardien de Péclet-Polset est affalé sur sa chaise en plastique, indifférent à nos jérémiades. Il s'ébroue avec un sourire quand on lui commande deux omelettes. À Péclet, les chiottes fonctionnent à l'eau, ça change des toilettes sèches. Par contre, elles sont situées au sous-sol, ce qui obligera à descendre deux étages en pleine nuit avec la frontale, en mode *Shining*. Mais pour l'instant, chacun sombre sur sa couche pour retrouver des forces avant le dîner. Hadrien ne l'entend pas de cette oreille et met un soin particulier à sa toilette, sous l'œil goguenard de Max. Au bout d'une heure, isolé dans un coin du dortoir, je ne me rends pas compte que je suis désormais tout seul. Enfin, presque seul. Au son de quelques gloussements, je comprends où est passée l'heure perdue d'Hadrien la veille. Ni une ni deux, je quitte la pièce en caleçon pour aller jouer au billard.

Jour 6. Dôme de Polset et tournoi de billard

La salle est sombre, colorée d'un bleu nuit et de quelques chandelles. Les yeux collés, la démarche encore hésitante, les gumistes entrent et éteignent leurs frontales. Ils s'asseyent face à face. Des chants himalayens résonnent. Chacun regarde son bol de céréales. Max tranquillise : "C'est bien, cette musique, avant l'effort, avant la souffrance".

Les peaux sous les pieds, les deux groupes traversent le cirque de montagnes entourant le refuge. Il

faut trouver une porte d'entrée vers le glacier de Gebroulaz. Après avoir passé le Lac Blanc, encore invisible, le salut passe par une large pente de neige de 35°. Elle débouche sur l'extrémité nord du glacier. Vaste, en pente douce, dominant les vallées alentour, Gebroulaz nous offre de la poudreuse sur son bras droit. Le bedonnant Dôme de Polset est en vue. Sa face nord est un peu raide, mais il se laisse aisément contourner par l'ouest, et l'on se retrouve à sa cime sans s'en apercevoir.

Pas calmés par ce succès facile, l'équipe s'en va à l'assaut de l'Aiguille de Polset, distante de 400 mètres. Son arête offre un délicat mélange de neige et de rocher.

Quatre téméraires se lancent à l'assaut, mais stoppent au bout d'une dizaine de mètres. La roche n'est pas assez sèche, le gardien l'avait bien dit.

La matinée touche à peine à sa fin lorsque nous glissons sur le glacier. Enfin, glisser est un bien grand mot. Nous avons choisi le côté gauche du Gebroulaz, serti de séracs et de neige croûtée : le talon du ski refuse de tourner, et l'on s'effondre dans la blanche. Seul Hadrien et ses skis jaunes parviennent à virevolter dans ce marasme. "C'était pas très bon, mais au moins c'était esthétique", juge Marc, toujours artiste.

Le retour à 13 heures à Péclet-Polset enchante tout le monde. Après avoir mangé sept omelettes, on commence pour la forme un exercice de recherche de DVA. Pour faire vrai, la neige est sacca-



gée, des skis éparpillés, et Lionel se coupe l'index pour mettre un peu de rouge sur tout ça. Pendant ce temps, Cécile arrache furieusement l'autocollant "Expé" de ses skis, histoire de tuer le père. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est la suite du tournoi de billard. La veille, les phases de poule se sont terminées par une séance de pénaltys : deux boules sur le tapis, vise la blanche pour rentrer la noire et marquer. Là, ce sont les demi-finales. La finale n'a pas commencé lorsque le gardien arrive avec la soupe. Il s'arrête et regarde les quatre joueurs : "encore sur le billard ! mais je croyais que c'était fini au moment des tirs au but !". La finale se conclura dans les cris, et l'immanquable tir de Fiona qui offre la victoire au duo adverseⁱⁱ.

Jour 7. Vendredi 20 avril. Retour dans les vertes vallées

La dernière image que je garde de Pécelet-Polset, c'est le gardien accoudé à la fenêtre du premier étage qui nous regarde partir. Il n'a pas eu grand monde à part nous durant ces deux jours.

Les douze gumistes sont espacés sur 500 mètres, le long de la vallée que nous remontons plein nord. Devant nous, très loin, le Mont Blanc reçoit les premiers rayons du soleil. Après avoir passé la base de la Pointe de l'Observatoire, nous tournons à droite, remontons une pente. Derrière, un petit à-pic d'une trentaine de mètres. Les cordes sont installées, et skis sur le dos, chacun descend en rap-

pel. Derrière, ça repeaute, et vers 10h les douze sont au Col d'Aussois. La neige est déjà soupe, on peut foncer et compter sur elle pour nous freiner. Nous descendons les larges pentes vers le refuge du Fond d'Aussois, où a lieu un nouveau repeautage. On avale les dernières graines, vide les gourdes, car c'est le dernier. Mais avec le Gums, on ne sait jamais.

* * *

"J'aime bien finir un raid en bourrinant sur les pistes" explique Max. Lionel, à côté de lui, a enlevé son sac et demande "quelqu'un a du sparadrap ?". Mélanie range son matériel dans la voiture en nous informant qu'elle a "retrouvé des sensations sur [ses] skis". Hadrien a disparu. Un chien en profite pour pisser sur son sac.

Dans la vallée, le vert a submergé les pentes. À la gare de Chambéry, on se faufile avec sa Gore-Tex et ses skis dans des nuées de débardeurs et de shorts.

ⁱⁱ NdIR : Le lecteur attentif aura remarqué que les vainqueurs du tournoi de billard ne sont pas les mêmes dans les deux récits. Ceux-ci narrent-ils en réalité deux raids distincts ? Nous laisserons les lecteurs du Crampon débattre de cette question dans leurs foyers.



Les super-skieurs du super-impossible, version 2018